

avons plusieurs fois entendu le même bruit, et qu'il ne nous avait pas été possible de découvrir ni d'où il partait, ni ce que c'était, je n'y fis pas grande attention. Vers 10 heures, je revins à la cabane pour prier M. Furst de venir m'aider à apporter ce que j'avais coupé de bois : je lui contais en marchant ce que j'avais cru entendre, et je regardais en même temps si je ne verrais pas revenir M. Léger. Nous avions à peine fait deux cents pas que j'aperçus plusieurs personnes : je courus à leur rencontre, et M. Furst se dépêcha d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à nos malades. Lorsque je fus à portée de distinguer les objets, je vis un sauvage avec une femme, que M. Léger nous amenait. Je parlai à cet homme ; il me répondit, et me fit ensuite plusieurs questions auxquelles je satisfis comme je le devais. A la vue de notre cabane, il parut surpris et touché de l'extrémité dans laquelle nous étions réduits. Il nous promit que le lendemain il reviendrait, qu'il irait à la classe, et qu'il nous apporterait le gibier qu'il aurait tué. Nous passâmes la nuit dans cette attente, et nous rendions à chaque instant grâce au ciel du secours qu'il venait de nous envoyer. Le jour parut, et semblait nous apporter le soulagement qui nous avait été promis la veille ; mais notre espérance fut trompée : la matinée se passa, et le sauvage ne tint point sa parole. Quelques uns se flattaient qu'il pourrait venir après midi ; pour moi, qui soupçonnait la cause de son retardement, je dis qu'il était de la prudence d'aller jusqu'à sa cabane, de lui demander pourquoi il n'était pas revenu comme il l'avait promis, et s'il hésitait dans sa réponse, de le forcer à nous découvrir l'endroit où était la chaloupe avec laquelle il avait traversé. Nous partîmes ; mais jugez de notre consternation : à notre arrivée, nous ne trouvâmes plus ni le sauvage ni son canot ; il l'avait emporté pendant la nuit, et s'était retiré dans un endroit qu'il nous fut impossible de découvrir. . . .

Quoique ce contretemps nous affligéât beaucoup, nous y aurions été bien plus sensibles, s'il n'y avait pas eu un second canot ; mais il fallait prendre des mesures pour empêcher que ceux auxquels il appartenait ne nous échappassent. Nous avions à craindre que le sauvage qui nous avait joués n'avertit son camarade du danger qu'il y avait pour lui de venir dans notre cabane, et ne lui persuadât d'aller prendre son canot pendant la nuit, et de s'éloigner de l'endroit où nous étions. Cette réflexion nous fit prendre le parti d'emporter le canot avec nous, afin d'obliger le sauvage à venir dans notre cabane, et à nous secourir, quelque répugnance qu'il pût avoir à le faire : sans cette précaution, nous étions perdus ; pas une des deux occasions que nous avions eues de nous sauver ne nous aurait servi, et notre mort était certaine. Quand le canot fut porté,